

ARTEM MALGIN

Vice-recteur de l'Institut d'Etat des relations internationales de Moscou (MGIMO)

Je voudrais parler des forces nucléaires puisque nous en sommes au début. Je pense qu'il est encore un peu tôt pour parler de ce sujet. Merci Monsieur le Président Thierry de Montbrial, merci Thomas, merci mes collègues marocains pour l'invitation. Maintenant, je vais parler anglais. Je parle français, mais pas très bien.

Je n'avais aucune intention de parler de la crise ukrainienne et de la politique étrangère de la Russie, car nous avons décidé qu'il serait préférable de traiter de questions plus pacifiques. Je suis tout à fait d'accord avec ce que M. Morel a dit sur la crise ukrainienne et je tiens à souligner que cela devrait être l'un des principaux problèmes de la politique étrangère de la Russie dans un avenir proche, car cela nous a conduit à cette situation avec le monde occidental, ruiné le précédent bilan du président Poutine et nous a amenés en Syrie sans aucune raison technique ni vision de ce qui se passe au Moyen-Orient. Cette implication stratégique au Moyen-Orient s'est produite alors que nous avions de très mauvaises relations institutionnelles et souvent politiques avec les principaux acteurs du Moyen-Orient.

Ce mélange de crise et de mauvaises relations avec ceux qui étaient auparavant considérés comme les principaux partenaires mondiaux de la Russie crée un problème énorme pour la politique étrangère russe, mais la question et la décision clés concernent l'Ukraine, et cette crise ne doit pas être sous-estimée comme cela se produit parfois. Ce n'est pas un conflit gelé. Malheureusement, le conflit continue, c'est un conflit de faible intensité auquel nous nous sommes habitués d'une façon ou d'une autre. L'Europe et même l'Ukraine s'y sont habituées, mais il faut régler ce problème et c'est l'une des tâches principales de la politique étrangère de la Russie.

Pour en revenir à ce que je voulais dire, toute la conférence m'a amené à penser que notre monde a tendance à être un monde sans grandes idées ou tendances, comme ce que nous avons dans les années 90, à la fin des années 80 ou au début des années 2000. Il s'agit d'un monde global mais régi par des processus internes aux pays, processus qui débordent en quelque sorte des frontières nationales sur la scène mondiale. Regardez Trump, le Brexit, l'Arabie saoudite, les développements très étranges en Iran, les politiques étrangères de la Russie et de la Turquie, qui vont de l'autarcie à l'interventionnisme. Ce sont des phénomènes purement nationaux qui entrent d'une manière ou d'une autre sur la scène mondiale sans constituer une tendance mondiale unique. Ce n'est pas une tendance mondiale et cela devrait nous rendre plus attentifs à ces pays.

Cette période devrait durer assez longtemps. C'est une décadence internationale, si vous voulez, mais le mot décadence ici n'est pas péjoratif. Il signifie que nous vivons dans une sorte de mosaïque très diversifiée, caractérisée par de petites tendances. Et, à partir de ces tendances, nous pourrions saisir un modèle général, mais nous pourrions vivre sans ce modèle, si nous vivions comme nos prédécesseurs de la seconde moitié du 19^{ème} siècle, les 25 dernières années du 19^{ème} siècle, ou dans les années 1920. C'était une sorte de développement ou de progrès, mais pas aussi fort, dynamique ou homogène que ce à quoi nous nous sommes habitués dans les années 80, 90 ou après la Seconde Guerre mondiale. Nous devrions accorder plus d'attention aux processus internes des différents pays.

La croissance économique ressemble plutôt à un plateau - elle monte, atteint un plateau, redescend puis grimpe à nouveau vers un plateau - il n'y a plus de croissance comparable à celle des années 1990 avec le boom des dot-com. Le prix du pétrole n'est plus le principal moteur de l'économie mondiale et la Chine ne connaît plus une croissance aussi forte qu'il y a 10 ans. Il n'est pas facile de comprendre ce qui se passe dans le monde, mais en même temps, il existe plusieurs défis multilatéraux et mondiaux. Dans les circonstances actuelles, ce n'est pas la fin du multilatéralisme. Certains se sont retrouvés à la tête de leur pays du fait de tendances locales et non par leur personnalité - le Brexit n'est pas une question de personnalité, mais plutôt de tendances provenant de la base profonde et qui correspondent à des états psychologiques très peu clairs de la société britannique, convertis en quelque sorte en une volonté politique qui détruit votre partie de l'Europe ou la transforme considérablement. Nous avons besoin du multilatéralisme, car les réglementations multilatérales reposent généralement sur de magnifiques tendances, de grands changements, comme ce fut le cas après la fin de la Seconde Guerre mondiale et la fin de la

guerre froide, et au début de cette nouvelle ère des années 90. Si le multilatéralisme devait être ruiné, le monde serait constitué de pays « provincialisés », avec des conflits locaux, régionaux, certains devenant des guerres commerciales internationales s'ils sont suffisamment importants, sur des questions très spécifiques, mais ce genre de problèmes nuit vraiment à la vie quotidienne de nos peuples.

Pour revenir à mon pays, ce type de crise nous a souvent amené à cette vision étroite et provinciale, heureusement nous ne sommes pas toujours seuls dans cette vision mais malheureusement parce que trop de pays sont aujourd'hui en marge dans un monde stratégiquement global.